



EN TUNISIE, LES ARTISTES MONTENT AU CRÉNEAU

PAR PHILIPPE RÉGNIER

— Depuis la colline de Byrsa, à Carthage, s'offre au visiteur une vue magnifique sur la baie de Tunis. C'est ici que selon la légende serait mort Saint-Louis en 1270 et que se dresse depuis le XIX^e siècle une cathédrale consacrée à l'ancien roi de France. Ce périmètre historique, sur lequel s'élèvent encore les ruines de maisons puniques, accueille le musée national de Carthage, haut de lieu de l'archéologie tunisienne. Deux jeunes commissaires d'exposition, Khadija Hamdi (lire p. 3) et Timo Kaabi-Linke, ont décidé d'organiser la première édition



de « Carthage Contemporary ». Dans les salles du musée, où quelques murs sont couverts de mosaïques romaines, vingt-sept artistes ont été invités, sous le thème de « Chkoun ahna » (qui sommes-nous?), révélateur de la quête d'identité dans laquelle se trouve la Tunisie post-révolutionnaire. L'entrée de l'exposition se fait au son de la vidéo de l'artiste libanaise Sirine Fattoun, *A night in Beyrouth* (2006). On y suit un homme appelant les habitants d'un quartier de la

Nadia Kaabi-Linke, *Smell*, 2012, jasmin et drapeau, œuvre temporaire, premier jour. Photo : Tarek H. Slama.

ville à se réveiller avant le lever du soleil pour se nourrir en période de Ramadan. L'accrochage international, qui réunit principalement des artistes du monde arabe, alterne productions et œuvres déjà largement exposées, comme *Gardiennes d'images* (2010) de Zineb SUITE DU TEXTE P. 2

* p.5 SECRETS D'ATELIER : FERNANDO ORTEGA

* p.7 GÉRARD DEPARDIEU SE SÉPARE D'UN MIRÓ

* p.8 HYPOTHÈSES AUTOUR DE L'ARCHÉOLOGIE CLUNISIENNE

TUNISIE, LES ARTISTES MONTENT AU CRÉNEAU

PAGE 02

SUITE DU TEXTE DE UNE Sedira. Saâdane Afif a conçu une version spéciale de son drapeau bleu-blanc-rouge réalisé en vêtements (*National (Tunis)*, 2012). Ahmed Mater expose une série de photos de ses magnétismes, évocation plastique de la Kaaba, à La Mecque, tandis que l'Italienne Laura Favaretto présente un autre cube noir, mais qui est cette fois-ci prêt à s'effondrer (*As if a ruin*, 2012)... À côté

Dans ce cadre, une petite foire d'art contemporain réunira des galeries locales dont certaines ont déjà participé à un circuit des galeries le 12 mai, comme El Marsa ou le Violon Bleu. Du 25 au 30 septembre, c'est la troisième édition de la biennale « Dream City » qui sera organisée dans la capitale tunisienne. Elle invite des artistes dans l'espace urbain et notamment dans la médina de Tunis. La manifestation, qui devrait avoir un écho dans le cadre de Marseille-Provence, capitale européenne de la culture 2013, a lancé un appel à projet aux artistes sur son site Internet.

Mais à côté de ces événements temporaires, des lieux mènent aussi une programmation d'art contemporain prospective. Sous l'impulsion de sa directrice, Sana Tamzini, le Centre national d'art vivant de Tunis accueille actuellement l'exposition « Politiques ». Les œuvres des huit jeunes tunisiens présentés ont toutes été produites spécialement pour l'exposition, notamment les dessins saisissants de Nadhal Chamekh, *A quoi rêvent les martyrs ?* En Tunisie, les artistes montent au créneau. ■

CARTHAGE CONTEMPORARY, CHKOUN AHNA, jusqu'au 15 juin,

Place de l'Unesco, Carthage, Tunisie, www.carthagecontemporary.com

PRINTEMPS DES ARTS, du 1^{er} au 10 juin, divers lieux, Tunis,

www.marsa-arts.com

DREAM CITY, du 25 au 30 septembre, médina de Tunis,

www.dreamcitytunisie.com

POLITIQUES, jusqu'au 10 juin, Centre national d'art vivant, 68, avenue

Taieb-Mhiri, Place Pasteur, Tunis-Belvédère, tél. +216 71 893 720.

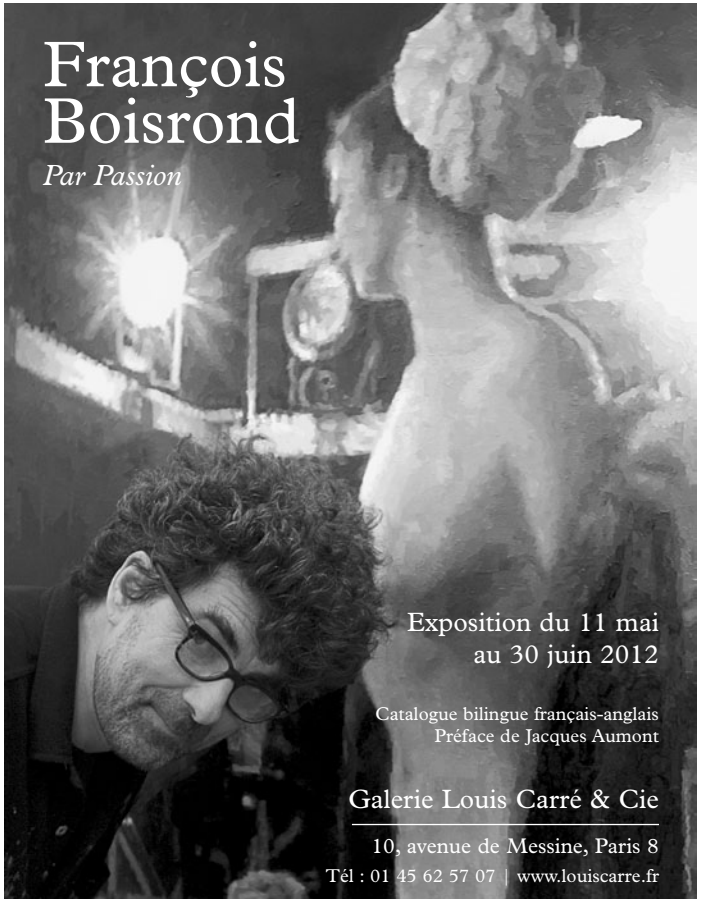
de la ligne fantôme toute en délicatesse du Tunisien Ismaïl Bahri (lire *le Quotidien de l'Art* du 17 janvier 2012), se déploie le drapeau de Nadia Kaabi-Linke. Des jasmins parsèment le tissu des mots en arabe « *il n'est de dieu que Dieu* » et vont peu à peu sécher et tomber de ce drapeau noir des Salafistes.

Une métaphore un peu littérale de la situation actuelle en Tunisie.

De fait, face à la montée du religieux, et à la crainte de la population de perdre à nouveau sa liberté, le monde culturel, et notamment les artistes, se mobilisent. À côté de « Carthage Contemporary », d'autres projets se poursuivent ou s'initient. « *Nous sommes dans une période transitoire, rien n'est fait, tout est en gestation en Tunisie, affirme l'artiste Meriem Bouderbala. Nous voulons être sur le terrain de la démocratie. Il y a un véritable recul qui infiltre toute la société tunisienne. L'idée est de monter très vite des événements artistiques pour occuper le terrain. La Tunisie est aujourd'hui un laboratoire pour l'ensemble des pays arabes. C'est nous, les artistes et la société civile, qui sommes les chaînons les plus importants* ». La photographie sera la commissaire du « Printemps des arts » qui se déroulera à Tunis du 1^{er} au 10 juin. Une cinquantaine d'artistes tunisiens et français y sont conviés, même si l'événement n'aura finalement pas l'ampleur un moment imaginée.

LE QUOTIDIEN DE L'ART

AGENCE DE PRESSE ET D'ÉDITION DE L'ART 61, rue du Faubourg Saint-Denis 75010 Paris
 * CONTACTS pregnier@lequotidiendelart.com, razimi@lequotidiendelart.com,
acrochet@lequotidiendelart.com, shugouneng@lequotidiendelart.com, jzucca@lequotidiendelart.com
 * ÉDITEUR : Agence de presse et d'édition de l'art, Sarl au capital social de 10 000 euros. 61, rue du Faubourg Saint-Denis, 75010 Paris. RCS Paris B 533 871 331
 * CPPAP : 0314 W 91298 * WWW.LEQUOTIDIENDELART.COM : un site Internet hébergé par Serveur Express, 8, rue Charles Pathé à Vincennes (94300). Tél. : 01.58.64.26.80
 * PRINCIPAUX ACTIONNAIRES : Meyeul Caire, Nicolas Ferrand, Guillaume Houzé
 * DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Nicolas Ferrand * DIRECTEUR DE LA RÉDACTION : Philippe Régnier * RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE : Roxana Azimi * MARCHÉ DE L'ART : Alexandre Crochet * EXPOSITIONS, MUSÉES, PATRIMOINE : Sarah Hugouneng
 * CONTRIBUTEURS : Emmanuelle Lequeux, Natacha Wolinski * MAQUETTE : Isabelle Foirest
 * DIRECTRICE COMMERCIALE : Judith Zucca
 * CONCEPTION GRAPHIQUE : Ariane Mendez * SITE
 INTERNET : Dévrig Viteau © ADAGP PARIS 2012 POUR LES ŒUVRES DES ADHÉRENTS



François Boisrond
 Par Passion

Exposition du 11 mai
 au 30 juin 2012

Catalogue bilingue français-anglais
 Préface de Jacques Aumont

Galerie Louis Carré & Cie
 10, avenue de Messine, Paris 8
 Tél : 01 45 62 57 07 | www.louiscarre.fr

« JE M'ENGAGE À DÉVELOPPER LES CHOSSES EN TUNISIE »

— KHADIJA HAMDI, CO-COMMISSAIRE DE « CARTHAGE CONTEMPORARY » —

P. R. Pourquoi avez-vous organisé cette première édition de « Carthage Contemporary » ?

K. H. J'ai vécu à Paris et quand je suis rentrée en Tunisie, en tant qu'enseignante en histoire de l'art, j'ai senti que c'était le désert dans le domaine de l'art contemporain. Après la Révolution, nous nous sommes dit qu'il fallait faire quelque chose, nous avons l'impression que c'était beaucoup plus facile. Nous avons osé alors aller dans les ministères. Si on nous répondait « non », nous demandions « pourquoi ? ». Avant, nous vivions avec cette « peur » de la dictature.

P. R. Des manifestations d'art contemporain existaient pourtant, comme « Dream city ».

K. H. Oui, des galeries privées, des artistes tunisiens existaient avant la Révolution. Mais monter une exposition d'art contemporain d'envergure internationale nécessite beaucoup d'autorisations, un gros budget. Nous avons pris cette initiative parce qu'il manquait ce type d'événement. Je n'avais pas envie de monter une exposition dans une galerie, parce que je suis moi-même fille de galeriste [Galerie le Violon Bleu, Sidi Bou Saïd]. J'avais besoin de créer un événement « choc ». Il fallait trouver un lieu inédit. Pour moi, le musée national de Carthage était l'endroit idéal.

P. R. Pourquoi ?

K. H. Vu le titre de l'exposition, « Chkoun ahna » [qui sommes-nous?], j'avais besoin d'aller aux racines, à la source des choses pour révéler l'actualité et raconter l'histoire de la Tunisie.

P. R. Comment avez-vous choisi les artistes ?

K. H. Le choix s'est fait avec Timo Kaabi-Linke, le co-commissaire de l'exposition. Nous avons discuté des œuvres et nous avons décidé ensemble du contenu de l'exposition. Mais les vidéos, installations, photos ne répondent pas forcément à la thématique « Chkoun ahna ».

P. R. L'exposition est très internationale. N'est-elle pas assez éloignée des démarches des artistes tunisiens qui exposent dans les galeries ?

K. H. Oui, en effet. Les galeries privées ne peuvent pas se permettre, vue la faiblesse du marché, de présenter des installations, des photos, des vidéos. Une galerie a besoin de vivre. Elle ne peut pas seulement être engagée, surtout dans un marché pas vraiment développé. Mais cela commence. Aujourd'hui, nous avons un centre d'art contemporain, le B'chira Art Center, qui a ouvert en Tunisie, qui est très engagé, qui montre des installations, des vidéos... Il organise des expositions, des tables rondes, dispose d'ateliers d'artistes.



Khadija Hamdi. Photo : D. R.

Il ressemble davantage à un centre culturel qu'à une galerie. Nous commençons à promouvoir la scène et les artistes tunisiens. Beaucoup de choses se passent. Il y a un boom par rapport à il y a quelques années. Les gens osent, il y a moins de problèmes de censure.

P. R. Quelles sont les différences entre les artistes tunisiens et ceux d'autres pays du Maghreb ?

K. H. Cette peur a fait que les artistes tunisiens étaient renfermés sur eux-mêmes. Aujourd'hui, c'est le contraire. Un tel événement offre des

échanges avec des artistes internationaux, des critiques. Cela permet une ouverture. Notre but est vraiment de promouvoir les artistes, de les pousser, de les rassurer. Il y a une scène qui est en train de se développer, il y a des galeries, des commissaires, mais c'est un travail de longue haleine.

P. R. Y a-t-il des collectionneurs en Tunisie ?

K. H. La notion de collectionneur n'est pas très développée. Il y en a quelques-uns sinon les galeries ne pourraient pas survivre. Il y a aussi des mécènes, certains ont produit des œuvres de l'exposition. Nous avons eu le soutien du groupe Kilani (Fatales).

P. R. Quels ont été les autres soutiens financiers à l'exposition ?

K. H. J'ai rêvé de cet endroit, donc je me suis battu pour l'obtenir. Quand j'ai demandé une aide au ministère de la Culture, il m'a été répondu que l'on m'avait déjà donné le musée. Nous avons donc vraiment monté cette exposition avec des privés. Quand on m'a donné cette salle qui était un peu délabrée, un particulier, qui a une société de construction, a rénové la salle, installé l'éclairage. C'est un mécénat de compétence de la société Socobat, propriété de Monsieur Ben Ayed. Nous avons bénéficié d'un énorme engagement des privés. Ils y croient et ils nous ont fait confiance.

P. R. Quelle va être la suite de cet événement ?

K. H. L'idée, c'est vraiment de développer une scène. Nous ne sommes pas là pour faire une seule exposition. Nous voulons instaurer un événement qui aura lieu tous les deux ans en mai, « Carthage Contemporary », dont nous avons déposé le nom. Ce mois est la meilleure période pour faire des choses en Tunisie. Mais nous ne voulons pas rester dans la banlieue chic de Tunis. Nous voulons aussi réfléchir à la suite avec d'autres commissaires, d'autres galeristes. Le but est également de drainer du monde de l'étranger. En tant que Tunisienne, je m'engage à développer des choses. Cette année, nous avons fait un pas, mais nous devons continuer à bâtir. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR PHILIPPE RÉGNIER

Résultats contrastés pour la photographie

Sur les 113 lots proposés lors de la dernière vente de photographies de Sotheby's à Paris, le 15 mai, seuls 49 ont trouvé preneur, soit un taux d'invendus de presque 57 % et un total de 727 625 euros. Très attendu, le lot numéro 4, un album du maître de la photographie primitive Gustave Le Gray offrant 9 tirages salés, dont 8 immortalisant les murs couverts de toiles du Salon de 1852 (lire *Le Quotidien de l'Art* du 14 mai dernier), a été ravalé. Il était estimé 240 000-280 000 euros. On en connaissait trois exemplaires au total, dont celui-ci. Son sujet indéniablement historique et documentaire, mais peu attrayant, était fort éloigné des photographies de Le Gray qui ont fait son succès aux enchères ces dernières années, ses paysages et en particulier ses vagues (*Grande vague à Sète* s'était envolée à 507 500 livres sterling à Londres chez Sotheby's en octobre 1999). Par ailleurs, si Man Ray, Henri Cartier-Bresson ou Walker Evans ont bien fonctionné, certains lots importants n'ont pas trouvé preneur, tels qu'une vue du siège de la Société Générale à Paris par Ahmet Ertug, de 2011 (est. 30 000-40 000 euros), ou un portfolio de dix tirages de 2001 par Peter Lindbergh (est. 40 000-50 000 euros). Par contraste, la vente de photographies organisée par Phillips de Pury & Company à Londres, le 17 mai, a mieux marché, récoltant l'équivalent de 2,7 millions d'euros, pour 162 lots proposés, dont 72,8 % ont trouvé preneur.

La Tate Britain obtient plus de 55 millions d'euros pour son projet d'extension

L'objectif de la Tate Britain de réunir 45 millions de livres sterling (environ 55,6 millions d'euros) pour financer son extension a été atteint jeudi, a annoncé l'institution londonienne. La levée de fonds en faveur du Tate Britain Millbank Project, lancé en février 2011, a trouvé un soutien important auprès de l'Heritage Lottery Fund qui a versé près de 5 millions de livres (soit 6 millions d'euros), ainsi que des amis du musée, qui ont participé à hauteur de 1 million de livres (1,2 million d'euros). Le projet d'extension et de modernisation prévoit l'ouverture, à l'automne 2013, de nouveaux espaces d'exposition et de documentation, pour lesquelles un effort de numérisation des archives se poursuit en parallèle. Les premières salles rénovées ouvriront en mai 2013, avec un accrochage entièrement renouvelé.

Contactez le Quotidien de l'Art

Publicités

Valérie Suc
Tél : (+33) 01.82.83.33.13
Fax : (+33)01.75.43.85.13
vsuc@lequotidiendelart.com

Partenariats

Judith Zucca
Tél : (+33) 01.82.83.33.14
Fax : (+33)01.48.78.75.28
jzucca@lequotidiendelart.com

Votre abonnement annuel pour

19 € / mois
pendant 12 mois



Retrouvez
toutes nos formules
sur le site dans
la rubrique
« Abonnements »

LES MYSTÈRES DE FERNANDO ORTEGA

PAR EMMANUELLE LEQUEUX

— Ne pas trop en dire, surtout. Garder une part de mystère à l'œuvre en devenir... Fernando Ortega n'aime guère dévoiler ses secrets. Si le jeune Mexicain prépare en ce moment quelques œuvres pour son exposition en juin au Palais de Tokyo, c'est à l'abri des regards trop indiscrets : dans l'atelier de la charmante villa Raffet qui l'accueille depuis janvier, au cœur d'un jardin proche de Denfert-Rochereau. Cette résidence, initiée par le couple de mécènes Sandra et Amaury Mulliez dans le cadre de leur Sam Art Projects, est à l'aune de l'œuvre d'Ortega : elle est inondée de lumière, pleine d'évidence, et en même temps elle préserve son mystère. Tentons néanmoins de venir à bout des légitimes résistances de Fernando, représentant de la jeune génération conceptuelle qui a vu le jour à Mexico, dans l'ombre de Gabriel Orozco. Presque malgré lui, il donne quelques indices. On apprend ainsi qu'il se prépare à provoquer dans le Palais de Tokyo, tout simplement, trois fuites d'eau qui ne seront décelables qu'aux regards les plus limiers. Ou, quand, comment ? « *Impossible de parler de ces fuites sans perdre la surprise, se retranche l'artiste. Elles atterriront sur différentes choses, selon différents traitements, venant mettre un peu plus de chaos. Tout ce que je peux dire, c'est que le Palais a eu assez de problèmes de ce type pour mettre à ma disposition des experts qui sauront très bien comment s'y prendre pour les provoquer.* » Un pied de nez aux 20 millions d'euros de travaux qui viennent de métamorphoser la friche ? Loin de là. Ortega est enchanté par la beauté complexe de ces nouveaux espaces : « *Ce serait un crime de les ignorer. En un sens, les fuites jouent ce rôle : révéler l'espace* ». Il cherche aussi, à travers ces œuvres quasiment invisibles, à « *exiger un effort de la part du visiteur, car je pense que toute expérience esthétique réelle nécessite un effort ; je veux transmettre au public les difficultés que je rencontre quand je fais de l'art. Il faut être alerte, attentif, accepter confusions et déceptions : c'est un job plutôt dur, mais après tu es récompensé* ». Ces défis, il se les pose à travers les objets les plus quotidiens, dont il fait vriller le sens comme seuls les Mexicains savent le faire : avec un mélange



Fernando Ortega, *Narrow Day*, vidéo, 2011.
Courtesy galerie Kurimanzutto, Mexico.

d'absurde surréaliste et de conscience sociale. C'est ainsi que Fernando Ortega a déjà fait régler un piano Yamaha par un mécanicien spécialisé dans les motos du même nom ; qu'il a confié à une araignée le soin de réaliser les cordes d'une harpe ; qu'il s'est contenté pour son exposition dans sa galerie mexicaine, Kurimanzutto, d'enlever les lattes de bois qui grinçaient au plancher ; ou qu'il a transcrit pour violon la partition d'un vol de moustique. « *Mon travail, c'est de rendre présentes ou importantes les choses les plus communes* ». Aux flux et transits de l'eau en fuite, l'artiste confronte d'autres images de passage. Notamment une vidéo tournée en Inde en 2011, *Narrow Day*, qui montre la rencontre, sur un pont très étroit, entre un motocycliste et un éléphant. Et surtout son projet *Music for a Small Boat Crossing a Medium Size River* : de ces projets que nul n'a vus, mais dont la rumeur se propage et enchante. Un jour, Ortega traverse en barque une rivière proche de Veracruz, et remarque que le batelier n'a que quelques cassettes qu'il passe sempiternellement. Il décide donc de lui offrir un nouveau chant, et demande au musicien Brian Eno de le composer. Aujourd'hui, au fin fond du Mexique, résonne ainsi une musique que nul autre n'entendra que ces passagers ; une mélodie clandestine au monde. ■

FERNANDO ORTEGA, du 15 juin au 3 septembre, Palais de Tokyo, 13, avenue du Président Wilson, 75116 Paris, tél. 01 81 97 35 88, <http://palaisdetokyo.com> ; <http://samartprojects.org>

LES MÉMOIRES COLORÉES DU MAROC DE GABRIEL VEYRE

PHILIPPE JACQUIER, MARCHAND

— À l'occasion de l'exposition des photographies de Gabriel Veyre à la Fondation Abderrahman Slaoui à Casablanca, son petit-fils, le marchand Philippe Jacquier (Lumière des roses, Montreuil) nous explique le parcours de ce photographe.

N. W. Votre grand-père, Gabriel Veyre, était l'un des premiers opérateurs des frères Lumière. Comment est-il arrivé au Maroc ?

P. J. Il est venu au Maroc en mars 1901, pour enseigner la photographie au sultan Moulay Abd El Aziz. Il devait rester six mois, il est resté trente-cinq ans. Pendant huit ans, il a été l'intime de sa Majesté. On l'appelait « *l'ingénieur de sa Majesté chérifienne* ».

N. W. Vous exposez pour la première fois ses autochromes et vous avez choisi de les présenter d'abord au Maroc. Pourquoi ?

P. J. Notre but a toujours été que les Marocains aient en priorité accès à ces images qui font partie de leur patrimoine. L'exposition va tourner dans huit villes, et elle est accompagnée de quinze images tirées sur des bâches géantes exposées en extérieur, de façon à ce que tous les Marocains puissent voir leur pays tel qu'il était il y a 80 ans.

N. W. À Casablanca, le lieu où vous exposez vient d'ouvrir ses portes...

P. J. Nous exposons dans la Fondation Abderrahman Slaoui, qui a été créée par la femme et les enfants d'un grand collectionneur d'objets art déco. Il est mort il y a dix ans, et sa famille a décidé de créer un musée privé qui jumelle des salles pour la collection et des espaces d'expositions temporaires. Nous avons tout de suite été séduits par ce lieu qui se trouve à vingt mètres de l'endroit où Gabriel Veyre habitait. La maison a disparu, mais la rue porte aujourd'hui son nom.

N. W. Les autochromes étaient-ils conservés depuis toujours dans votre famille ?

P. J. Oui, dans une armoire qui se trouve dans la maison de Haute-Savoie de mes grands-parents. Il y avait aussi des lettres, des films, des photographies noir et blanc stéréoscopiques... Enfant, quand il pleuvait, je regardais ces images avec des visionneuses, mais je ne me rendais pas compte qu'il y avait là un trésor. C'est bien plus tard qu'avec ma femme Marion, nous avons tout sorti de l'armoire. Nous avons commencé par analyser la partie cinéma, nous avons confié les films à l'Institut Lumière et depuis cinq ans, nous nous sommes attelés aux photographies.

N. W. Il y a un tremblement d'émotion perceptible dans les



Gabriel Veyre, *Autoportrait dans le laboratoire*, 1936, autochrome.
© Collection Jacquier-Veyre.

autochromes de votre grand-père. Qu'elle est l'histoire de ces images ?

P. J. Gabriel Veyre a pris ces autochromes juste avant de mourir en 1936. À ce moment-là, il avait arrêté la photo depuis longtemps. Il s'était installé à Casablanca et s'était lancé dans de folles entreprises : il a importé les premières voitures et monté le premier studio de radio au Maroc, il a créé une minoterie, une fabrique de glace, une briqueterie, il a fait un élevage d'autruches pour revendre les plumes en France... En 1934, il se sentait fatigué, et il a eu envie de partir en voyage et de prendre une dernière fois les photos du Maroc qu'il aimait. Il a photographié la grande poste de Casablanca, les paysages du Haut Atlas, la rade de Tanger, les portes royales de Meknès, il a fait des portraits d'artisans, il a pris des scènes de marché...

N. W. Les autochromes sont particulièrement difficiles à conserver...

P. J. Oui, c'est pourquoi, depuis six mois, les cinq cents autochromes de la collection ont été déposés au musée Niepce de Chalon-sur-Saône, qui les stocke désormais en chambre froide. Du coup, le musée Niepce est partenaire de l'exposition avec l'Institut français du Maroc. ■

PROPOS RECUEILLI PAR NATACHA WOLINSKI

DANS L'INTIMITÉ DU MAROC, PHOTOGRAPHIES DE GABRIEL

VEYRE, 1901-1936, jusqu'au 16 juin, Musée de la Fondation Abderrahman Slaoui, 12, rue du Parc, Casablanca ; du 22 juin au 27 juillet, Musée de la Kasbah, Tanger ; du 8 au 22 août, Citerne de la Cité Portugaise, El Jadida.

GÉRARD DEPARDIEU SE SÉPARE D'UN MIRÓ

PAR ALEXANDRE CROCHET

Après la mise en jambe plutôt sage prévue ce soir avec la dispersion de la collection Moch, Christie's poursuit demain mercredi à Paris avec un ensemble de 97 œuvres impressionnistes et modernes, estimées au total 8 à 12 millions d'euros. En vedette : *Masque*, sculpture en bronze forgé et ciselé de Julio González (1876-1942), œuvre unique exécutée en 1929, dont l'ombre forme un autre masque (est. 800 000-1,2 million d'euros). González doit beaucoup à sa collaboration avec Pablo Picasso à la fin des années 1920. Fortement marqué par la statuaire africaine, ce *Masque* semi-abstrait de petite taille (20 cm de haut) joue habilement sur la profondeur pour esquisser un portrait de femme. La calligraphie japonaise, tout autant que la peinture gestuelle, ont influencé *Le lézard aux plumes d'or* de Joan Miró (1893-1983), format panoramique peint à la gouache et à l'encre de Chine en 1969 (est. 700 000-1 million d'euros). Mise en vente par Gérard Depardieu, cette œuvre esthétiquement attractive a accompagné le poème éponyme écrit par l'artiste catalan, et servi de matrice à une série de treize lithographies l'illustrant, dans un portfolio paru en 1971. De Jean Metzinger (1883-1956) figure dans la vente *Femme et paysage à l'aqueduc* (est. 400 000-600 000 euros), peint en 1916 « à l'époque où il théorise son cubisme et met en place des éléments en relief », commente le spécialiste de Christie's Pierre-Emmanuel Martin-Vivier. Le viaduc ainsi qu'une sorte



Joan Miró, *Le lézard aux plumes d'or*, 1969, gouache, encre de Chine et lavis d'encre sur papier, 33,7 x 97 cm. Estimé 700 000-1 000 000 euros. Christie's, le 23 mai. © Christie's Limited 2012.

de champ sont ainsi réalisés avec un mélange de sable et de pigments, tandis que le cadre asymétrique, dont on ne sait s'il est l'œuvre de l'artiste, concourt au déséquilibre sophistiqué de la composition. Enfin, le lot suivant, un lampadaire d'Alberto Giacometti (est. 300 000-500 000 euros) modèle *Pilastre*, conçu vers 1936, devrait lui aussi séduire les collectionneurs : il fut acquis dans les années 1940 après avoir appartenu à Jean-Michel Frank. On en connaît, selon Pierre-Emmanuel Martin-Vivier, qui a consacré un ouvrage de référence à ce décorateur, deux noirs et un blanc, ce dernier dans les collections du Centre Pompidou. ■

MERCREDI 23 MAI À 16 H, CHRISTIE'S, 9, avenue Matignon, 75008 Paris, tél. 01 40 76 85 85, www.christies.com

MINI MOKE CONTRE MERCEDES

PAR ALEXANDRE CROCHET

« L'homme boit, mange, fume et... », lance Alexandre Millon. Le directeur de la maison Million & Associés assume son propos un brin machiste en programmant dans sa salle des ventes bruxelloise un cycle consacré aux « fleurs du mâle », autrement dit à ses différents vices plus ou moins avoués. Démarrage au galop jeudi 24 mai avec la chasse et l'*Animalia*, suivi le même jour par les vins et cigares (la loi belge l'y autorise), la mode vintage et « Spirit of erotica » le 28 mai. Toujours le 28, les amateurs masculins devraient se battre pour remporter deux véhicules de rêve : la fameuse Mini Moke de Brigitte Bardot, mise en circulation le 1^{er} janvier 1967 et dont l'icône de Saint-Tropez se sépare au profit de sa fondation (est. 10 000-15 000 euros) ; et la Mercedes W198 *Papillon* aux portières qui ouvrent comme des ailes, mise cette fois en circulation en 2010 (est. 75 000-85 000 euros). À suivre, les jouets (le 30 mai) et la bande dessinée (le 3 juin). En tout, six vacations estimées au minimum 2 millions d'euros. ■



Brigitte Bardot dans sa mini Moke, qui sera vendue le 28 mai à Bruxelles. Millon & Associés. Estimée 10 000-15 000 euros. © D. R.

MILLION & ASSOCIÉS, place du Grand-Sablon, Bodenbroek 8A, Bruxelles, tél. +32 471 96 18 35, www.millon-associes.com

HYPOTHÈSES AUTOUR DE L'ARCHÉOLOGIE CLUNISIENNE

PAR SARAH HUGOUNENQ

Donner à voir une structure architecturale anéantie il y a deux siècles. Autant dire que la nouvelle exposition du musée de Cluny à Paris, « Cluny 1120, au seuil de la *Major Ecclesia* » est un gageur. Consacrée en 1130, Cluny III était alors la plus grande abbaye de la chrétienté. Les aléas de l'histoire firent exploser son portail monumental le 8 mai 1810. Ses rares fragments subirent par la suite un dépeçage méthodique. À partir des restes de cette abbatale, le musée parisien de Cluny et le musée d'art et d'archéologie de Cluny en Bourgogne tentent de livrer une reconstitution, fruit des dernières avancées de la recherche.

Première difficulté à surmonter : la fiabilité des sources. Les gravures précédant la destruction du portail et les archives documentaires du grand archéologue du site, l'américain Kenneth J. Conant (1894-1984), ne peuvent être pris pour argent comptant. « *Il ne faut jamais prendre les sources au pied de la lettre, indique le commissaire parisien Damien Berné. C'est là que réside tout le travail d'interprétation de l'archéologue. Les documents sont obligatoirement dénaturés par la sensibilité ou le talent du dessinateur.* » La restitution graphique du grand portail

COMMISSARIAT : Damien Berné, conservateur au musée de Cluny ; commissaire associé : **Mary Sainsous**, attachée de conservation au musée d'art et d'archéologie de Cluny

sur une gravure d'Hippolyte Jean-Baptiste Garneray du début XIX^e siècle témoigne de ces embûches. L'ordonnance dorique des colonnes et le profil des figures des écoinçons trahissent les références du dessinateur aux découvertes antiques faites à son époque. Les archives photographiques et textuelles de Kenneth J. Conant témoignent pour leur part de l'audace, plus que de la fiabilité des méthodes de fouilles, conduites de 1928 à 1950. L'accrochage de l'exposition déroule de fait une histoire de l'archéologie. « *Conant s'intéresse au tracé au sol de l'édifice. Il cherche donc les traces des fondations en forant des petits puits. Cette "archéologie par acupuncture" est très destructive et contraste avec les recherches stratigraphiques pratiquées systématiquement aujourd'hui* », confie le commissaire. L'archéologue nous livre donc sa



Portail de l'avant-nef, extrait du film « *Maior Ecclesia* », 2010.
© Arts et Métiers ParisTech Cluny,
Centre des Monuments Nationaux, on-situ.

vision de l'abbatale, dont il est encore aujourd'hui difficile de s'affranchir.

Pourtant, la dernière salle du parcours fait jaillir une nouvelle reconstitution nourrie des dernières recherches, reprises depuis 1988. « *Cette reconstitution n'est pas autre chose que le fruit de nos connaissances à un instant donné. Nous livrons un état de la recherche, rien de plus* », rappelle Damien Berné. Cherchant à guider le regard sans rien imposer, la reconstitution inclut les moulages des fragments dans une structure métallique. De ce jeu d'équilibriste entre surinterprétation des restes et restitution, seules les grandes lignes de force des motifs disparus esquissent la structure générale du grand portail pour lui redonner de la lisibilité. « *Pour la première fois, les fragments sont placés les uns par rapport aux autres et non selon leur emplacement potentiel sur le portail. De cette archéologie quasi expérimentale, nous voulions rendre l'aspect monumental de ces fragments, aux dépens d'un regard purement artistique, en les incluant dans la structure* », explique le commissaire. Pour améliorer la compréhension, la reconstitution architecturale est précédée d'une modélisation virtuelle grâce à une vidéo. Réalisée par la société on-situ, la maquette numérique prouve une fois de plus l'apport indiscutable des nouvelles technologies dans la recherche archéologique. ■

CLUNY, 1120, AU SEUIL DE LA MAJOR ECCLESIA, jusqu'au 2 juillet, musée de Cluny, musée national de Moyen Âge, 6, place Paul-Painlevé, 75005 Paris, tél. 01 53 73 78 16, www.musee-moyenage.fr